

L'ART DE LA GYPSERIE A RIEZ AU XV^e SIECLE

La gypserie occupe, parmi les techniques de décor utilisées en Provence, une place importante, mise en évidence par l'abondance et la qualité des œuvres conservées. A Aix notamment et dans ses alentours¹, mais aussi dans le Var², le Vaucluse³, les Alpes-de-Haute-Provence et les Hautes-Alpes⁴, ont été découverts des plafonds, des cheminées, des revêtements muraux et des encadrements de baie en plâtre façonné, gravé, sculpté ou moulé. Les productions les plus originales se situent au XVI^e et XVII^e siècles, avant la généralisation et la banalisation de ce type de décor au XVIII^e siècle. La Renaissance et le Baroque provençaux ont trouvé dans la gypserie un mode d'expression particulièrement apte à satisfaire leur créativité, tout en palliant les carences en matériaux (bois et pierre de qualité) et, d'une manière générale, l'impécuniosité des élites locales.

Les historiens de l'art qui ont étudié la gypserie provençale ont, pour la plupart, éludé le problème des origines de cet art. Quelques-uns ont supputé une importation en provenance d'Italie⁵. Cette opinion ne possède pas de fondements sérieux et l'examen des textes et de quelques trouvailles récentes

1. Cf. J.-J. GLOTON, *Renaissance et Baroque à Aix-en-Provence. Recherches sur la culture architecturale dans le midi de la France de la fin du XV^e au début du XVIII^e siècle*, Rome, 1979, tome I, p. 102-104, 178-185 et *passim*.

2. L'hôtel de Clapiers à Brignoles, récemment restauré, en est un bon exemple.

3. Cf. *Pays d'Aigues. Cantons de Cadenet et de Pertuis*, Paris, 1981 (Coll. Inventaires topographiques).

4. Cf. R. COLLIER, *La Haute-Provence monumentale et artistique*, Digne, 1986, p. 491-502, et M.-H. GUEYRAUD, *Les décors de gypseries dans l'architecture civile des Alpes du Sud, XVI^e-XVII^e siècles*, mémoire de maîtrise, Aix, 1988.

5. C'est le cas de J.-J. GLOTON, *op. cit.*, p. 178, et de R. COLLIER, *op. cit.*, p. 491.

montre, au contraire, que la Renaissance n'a pas innové en ce domaine, mais s'est bornée à continuer une tradition.

L'emploi du plâtre dans la construction médiévale est largement attesté dès le moment où les textes deviennent assez nombreux et précis pour relater ce genre de détail, c'est-à-dire à partir du début du XV^e siècle. Prix-faits et rapports d'expertise mentionnent en abondance les ouvrages divers que ce matériau permettait de réaliser, cloisons, enduits de murs et de sols, chambranles, escaliers, cheminées, éviers et potagers⁶. Pour les périodes antérieures, où l'écrit fait défaut, l'archéologie signale ici ou là des vestiges⁷ et l'analyse montre que, dès le XIII^e siècle, les cheminées des châteaux de Vaison, Roquemartine, Uchaux, Forcalqueiret avaient des hottes en plâtre.

L'étude de Riez, réalisée en 1987 et 1988 par le Service régional de l'Inventaire général, a amené la découverte de nombreux décors en gypserie conservés dans cette ville et jusqu'alors, pour la plupart, inédits. La pénurie totale de pierre de taille dans un rayon de plusieurs kilomètres autour de la cité a contraint jadis les Riézois à recourir largement au plâtre pour revêtir les parois en pans-de-bois ou en blocage de galets de leurs demeures. En outre, la dépopulation⁸ a fait de Riez une ville fossile, un conservatoire de formes anciennes dont les vestiges, ailleurs occultés ou détruits par d'incessants remaniements, n'ont ici subi que les outrages du temps et survivent au milieu d'un champ de ruines. La Renaissance, surtout, a laissé son empreinte sur des façades, des escaliers et des plafonds de grande qualité. L'élément le plus connu est l'escalier de l'hôtel de Mazan, au numéro 12 de la Grand'ruelle¹⁰. Cette œuvre, datée par une inscription de 1523, associe une structure très novatrice – composée, à chaque révolution, de quatre courtes volées droites, séparées par des repos, tournant autour d'un jour central cantonné de colonnes – à un système distributif¹¹ plus traditionnel et à un décor encore gothique, avec ses

6. Cf. Ph. BERNARDI, *Métiers du bâtiment et techniques de la construction à Aix-en-Provence à la fin de l'époque gothique (1400-1550)*, thèse, Aix, 1990.

7. Par exemple l'autel du XIV^e siècle mis au jour à Digne par l'équipe de G. DEMIANS D'ARCHIMBAUD. Cf. « Les fouilles de Notre-Dame du Bourg », dans *Le Dignois*, n^o spécial, septembre 1988.

8. Enquête effectuée sous ma direction par Marie-Hélène Gueyraud.

9. D'après E. BARATIER, *La Démographie provençale du XIII^e au XVI^e siècle*, Paris, 1961, Riez, qui comptait 5.000 habitants au début du XIV^e siècle, ne semble guère avoir dépassé le chiffre de 3.000 par la suite. L'exode rural, ici très précoce, a réduit la population à moins de 1.200 âmes dans les années 1960.

10. Cf. B. TOLLON, « L'escalier tournant à volées droites dans le sud de la France », dans *l'Escalier dans l'architecture de la Renaissance*, actes du colloque tenu à Tours du 22 au 26 mai 1979, Paris, 1985, p. 69-70.

11. La distribution se fait en effet à partir d'un corps de porche ajouré sur la cour, dont les galeries superposées ont été reconstruites ultérieurement (4^e quart du XVI^e ou 1^{er} quart du XVII^e siècle).



Riez - Hôtel de Ferrier. Escalier (fin de la 1^{re} et départ de la 2^e volée).

fausses croisées d'ogives à clef pendante et ses culots animés de figures monstrueuses ou grotesques.

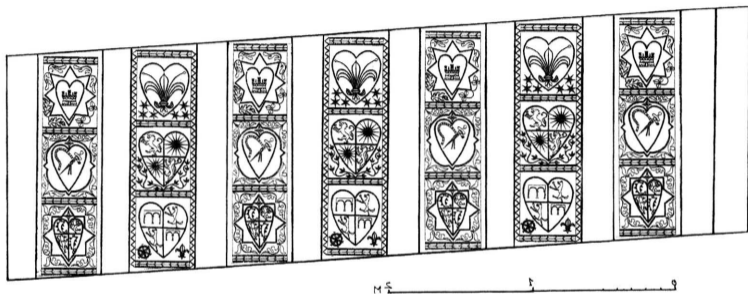
Au numéro 1 de la même Grand'rue s'élève une grande maison, identifiée comme l'ancien hôtel de Ferrier, demeure d'un des plus notables familles riézoises. Derrière une façade en encorbellement, dont la composition (dénaturée par les remaniements) semble remonter à la fin du XV^e siècle, cette maison abrite un grand escalier en vis de cinq révolutions, contenu dans une cage carrée hors-œuvre adossée à l'élévation postérieure. La partie inférieure de l'escalier, qui dessert les deux étages de soubassement, est bâtie en maçonnerie de blocage sur un plan polygonal et paraît résulter d'un remaniement contemporain de la façade. Les trois révolutions supérieures, de plan carré, sont entièrement en bois recouvert de plâtre. L'unique volée, large de 1,50 m, tourne autour d'un gros noyau cylindrique. A l'imitation des ouvrages en pierre de taille, l'intrados des marches, partiellement délardé, vient s'amortir sur le noyau en feston régulier. Le cordon torsadé qui court sur le mur de cage et la triple accolade qui couronne la porte palière du premier étage composent tout le décor de cette œuvre, qui se signale davantage par l'ampleur de la montée, la qualité de la réalisation et l'admirable patine brun-rouge donnée au plâtre par un badigeon à la cire (malheureusement recouvert en partie par un badigeon plus récent).

Tel quel, cet escalier pourrait trouver sa place dans la longue série d'ouvrages similaires, réalisés en pierre de taille vers la fin du XV^e siècle¹². Et c'est sans aucun doute, en dépit des maladresses et incohérences visibles dans les liaisons entre l'escalier et les corps de logis, cette date qu'il aurait raisonnablement fallu retenir si l'œuvre ne portait pas, au sommet du noyau, la date de 1401. Gravé profondément dans le plâtre frais et, fait remarquable, en chiffres arabes, le chronogramme étonne par sa précocité. La forme des chiffres et la netteté de la gravure distinguent bien l'inscription des multiples graffiti environnants et excluent toute interpolation ou pastiche. A moins de supposer, chose plus surprenante encore, un lapsus du graveur, qui aurait inscrit le 4 à la place d'un 5... L'examen des textes contemporains tempère quelque peu notre étonnement. Philippe Bernardi, en étudiant les techniques de construction à Aix entre 1400 et 1550, a relevé des mentions de vis en plâtre dès le début du XV^e siècle, une cinquantaine d'années avant l'apparition dans le même contexte de vis en pierre, et il a noté des largeurs de volée atteignant neuf pans, soit 2,24 m¹³. L'expertise de travaux effectués dans le second quart du XV^e siècle au château d'Oppède fait état de trois vis en plâtre, dont deux d'un mètre et la troisième de 1,50 m de largeur¹⁴.

12. Parmi les exemples, trop nombreux pour être tous cités ici, l'escalier du beffroi de l'ancien hôtel de ville de Carpentras, dont les marches présentent le même type d'amortissement sur le noyau.

13. *Op. cit.*, p. 482-484.

14. Cf. E. SAUZE, Oppède, dans *Congrès archéologique*, 1985, *Le Pays d'Aix*, Paris, 1988, p. 216-237.

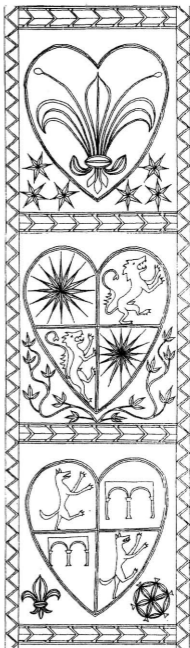


Riez - Plafond 1 (3 Grand'rue). Restitution de l'ensemble du décor.



12245 10 20 CM

Moule A



12245 10 20 CM

Moule B

Riez - Plafond 1 (3 Grand' rue). Décor.

Si l'on en croit la documentation écrite, l'escalier de l'hôtel de Ferrier entre donc dans une catégorie d'ouvrages bien représentée à son époque et n'a d'exceptionnel que son état de conservation.

En va-t-il de même des trois plafonds en gypserie trouvés dans la ville au cours de la même campagne d'inventaire ? Ces trois œuvres ornent respectivement l'encorbellement d'une maison voisine de l'hôtel de Ferrier, au n° 3 de la Grand'rue, et le rez-de-chaussée d'une maison presque en ruine, dans la rue Meillane. La première, longtemps protégée par un faux plafond¹⁵, est encore presque entière et bien lisible. Des deux autres, il ne reste que des fragments, pour la plupart déplacés et dans un état de dégradation avancée¹⁶.

Les trois plafonds ont la même structure, constituée de solives apparentes, de 0,20 m de large, et d'entrevous en plâtre, d'environ 0,40 m de large. Entre les solives, simplement équarries, les entrevous sont couverts d'un décor en bas-relief organisé selon un unique schéma : des baguettes moulurées divisent chaque entrevous en une suite de carreaux égaux, dont chacun porte un motif, différent ou répété. On notera que ce schéma reproduit la disposition des plafonds en bois, avec leurs ais d'entrevous bordés de couvre-joints¹⁷. Le relief a été obtenu par moulage, après la pose des solives. Une première coulée, assez mince, de plâtre fin a été suivie d'une seconde, plus épaisse et grossière, qui a recouvert l'extrados des solives pour former l'aire du sol de l'étage supérieur. Chaque moule, aux dimensions d'un entrevous, a servi plusieurs fois, en sorte que le décor se répète en suites identiques ou alternées.

Le premier plafond (3 Grand'rue) a la forme d'un parallélogramme de 4,70 m de long sur 1,40 m de large. Il comporte neuf solives, dont deux accouplées à une

15. Ce faux plafond existait encore en 1974, lors de l'étude préliminaire consacrée aux maisons à encorbellement de Riez par le Service de l'Inventaire. L'hôtel de Ferrier et la maison au plafond sont les seules aujourd'hui de Riez à posséder un encorbellement. Or de multiples traces prouvent qu'avant le XVII^e siècle les deux rives de la Grand'rue étaient couvertes d'encorbellements et d'avant-soliers. Au n° 3 de la Grand'rue, la structure médiévale disparaît sous des rhabillages successifs, du XVII^e siècle au XX^e siècle.

16. La maison dont il s'agit a subi de multiples remaniements avant son abandon. Sa façade conserve une porte en arc brisé en pierre de taille, de facture médiocre, qui pourrait remonter au XV^e siècle, et une croisée en pierre du XVII^e siècle. L'escalier et le cloisonnement intérieur ont été refaits probablement au XVIII^e siècle, lorsque l'édifice a été divisé en deux (ou peut-être même en quatre) logements séparés, accessibles l'un par la rue Meillane, au nord, l'autre par la rue Basse, au sud.

Les fragments disloqués des deux plafonds se côtoient dans la pièce du rez-de-chaussée. Le premier adhère encore partiellement aux solives et pourrait avoir gardé son emplacement d'origine. Le second a visiblement été récupéré en morceaux et placé là pour remplacer les entrevous détruits du premier.

17. Un bel exemple du XIV^e siècle est montré par B. SOURNIA et J.-L. VAYSETTES, *Montpellier : la demeure médiévale*, Paris, 1991 (Etudes d'Inventaire, n° 1), p. 144.

extrémité, et sept entrevous, réalisés à l'aide de deux moules : le moule A, utilisé pour les entrevous 1, 2, 4, 6 et vraisemblablement pour le 7, qui a été refait ultérieurement sans décor ; le moule B pour les entrevous 3 et 5.

Le moule A est bordé de baguettes nues et composé de trois carreaux, séparés par une moulure en chanfrein-double que chevauchent sept chevrons. Chaque carreau contient un écu cordiforme, placé dans un cadre étoilé ou polylobé, agrémenté de feuillage dans les écoinçons. Le moule B a une composition identique, mais ses baguettes latérales portent un zigzag continu et ses carreaux un écu cordiforme sans cadre, simplement accosté dans les écoinçons d'éléments décoratifs, étoiles, rinceaux, fleur de lis ou rosace. Les armoiries représentées appartiennent à des lignages seigneuriaux de Riez (A) et des environs (B).

– *Carreau A1* : un château à trois tours : famille de Castellane, co-seigneur de Riez du milieu du XIII^e à la fin du XV^e siècle.

– *Carreau A2* : une épée posée en bande : famille Spata, principal seigneur du XI^e au XIII^e siècle, continuée par la famille d'Esparron, attestée de 1304 à 1418.

– *Carreau A3* : écartelé, en 1 et 4 un lion, en 2 et 3 un dauphin en pal : blason inconnu des armoriaux provençaux imprimés, mais qu'on retrouve dans la frise peinte du donjon de La Tour-d'Aigues avec ses émaux (de gueules au lion d'or et d'or au dauphin d'azur). De nombreuses familles provençales ont porté un lion dans leurs armoiries. Parmi les seigneurs de Riez, on peut citer les Vintimille (de gueules au lion d'or) et les Arnaud (d'azur au lion d'or), ces derniers également possessionnés en Auvergne. Le dauphin pourrait aussi avoir appartenu à l'une des familles dont on ne connaît pas les armes, notamment celle de Riez, éteinte dans le premier quart du XV^e siècle, et celle de Ville, éteinte au XVI^e siècle¹⁸.

– *Carreau B1* : une fleur de lis florencée : il n'est pas habituel de trouver ainsi simplifiées les armes royales de France. Plus encore, on s'étonnera de l'absence de brisures (lambel et bordure) qui caractérisent les deux maisons d'Anjou. A la figure héraldique du comte régnant, il semble qu'on ait substitué une représentation symbolique du pouvoir royal, peut-être empruntée à d'autres contextes. La fleur de lis unique figure sur des contre-sceaux de Louis IX et de Marguerite de Provence¹⁹. On la retrouve surtout au revers des premiers florins émis en Provence, entre 1353 et 1367, sous une forme héritée de la traditions florentine²⁰, mais sans doute rapidement confondue avec l'emblème royal. Sur le

18. Cf. M.-Z. ISNARD, *Etat documentaire et féodal de la Haute-Provence...*, Digne, 1913, p. 312-313.

19. Cf. L. BLANCARD, *Iconographie des sceaux et bulles conservés dans la partie antérieure à 1790 des Archives départementales des Bouches-du-Rhône*, Marseille-Paris, 1860, p. 95-96, pl. 32, n° 1, et pl. 34, n° 3.

20. Cf. H. ROLLAND, *Monnaies des Comtes de Provence, XII^e-XV^e siècles*, Paris, 1956, p. 223-224 et 227-228. Cette monnaie avait été créée en 1253 par la ville de Florence, qui y avait imprimé son emblème, la fleur de lis florencée.



Riez - Plafond 2 (rue Meillane). Décor (fragments).

plafond de Riez, la dépersonnalisation du symbole, associé à d'autres blasons complets, procède apparemment d'une volonté délibérée. Peut-on pour autant lui attribuer une signification politique autre que la prééminence absolue, au-dessus des règles communes, en même temps que l'éloignement (réel durant tout le XIV^e et une notable partie du XV^e siècle) du souverain ? On serait tenté d'y voir un refus de prendre parti entre les candidats des deux maisons d'Anjou qui se disputèrent le pouvoir après le décès de la reine Jeanne ; ou bien l'affirmation de la continuité dynastique de l'une à l'autre ; ou encore un écho des sympathies que suscitérent chez les Provençaux, démoralisés par la guerre civile, les visées annexionistes du roi de France – toutes hypothèses qui situeraient l'œuvre au terme de la guerre de l'Union d'Aix ou dans les décennies suivantes.

– *Carreau B2* : écartelé, en 1 et 4 une étoile à seize rais, en 2 et 3 un lion : famille de Blacas-Sabran, issue du mariage, en 1389, de Baucette de Blacas et d'Elzéar de Sabran, seigneur de Baudinard, Espinouse, Estoublon, Levens, Montpezat et Saint-Jeannet.

– *Carreau B3* : écartelé, en 1 et 4 un loup, en 2 et 3 un pont de deux arches : famille d'Agoult-Pontevès, issue du mariage, vers 1225, d'Isnard d'Agoult et de Douce de Pontevès, seigneur du Castellet, Châteauneuf, La Clue, Entrevennes, Moustiers, Saint-Julien, Saint-Laurent, Saint-Martin d'Alignosc et Taillas.

Le second plafond (rue Meillane), a un décor très proche du précédent par sa composition et son style. Ses dimensions ne sont pas connues, il n'en reste que trois entrevois incomplets, disloqués et partiellement masqués par des pièces de charpente rapportées à l'intrados pour l'étayer. Ces entrevois, larges de 0,40 m, ont une longueur variable de 3,40 à 4,10 m. Les carreaux, bordés d'une baguette nue et séparés par une moulure en chanfrein-double que chevauchent cinq chevrons, portent cinq motifs différents et deux fragments appartenant à un ou deux autres motifs, tous constitués d'un écu cordiforme accosté dans les écoinçons de rinceaux de feuillage ou de rosaces. L'ordre de succession des carreaux a été bouleversé et n'apparaît plus que partiellement.

– *Carreau 1* : fleur de lis florencée, surmontée de deux oiseaux affrontés, de profil, les ailes déployées.

– *Carreau 2* : un dauphin posé en pal, adextré, accosté en chef à senestre d'une étoile à huit rais.

– *Carreau 3* : une étoile à huit rais, posée en pointe, surmontée à dextre d'une rose – le canton senestre, manquant, contenait-il une autre rose ?

– *Carreau 4* : une molette ou étoile à six rais surmontée d'un vol.

– *Carreau 5* : parti, en 1 un dragon contourné, en 2 un lion.

– *Carreau 6* : (canton senestre) : tête d'agneau pascal surmontée d'une petite croix pattée et accostée d'une autre, plus grande, posée au centre.

– *Carreau 7* : (canton dextre) : rameau de feuillage entrelacé de deux tiges fleuronées.

L'ART DE LA GYPSERIE A RIEZ AU XV^e SIECLE

Aucun des blasons ci-dessus décrits n'a pu être identifié. Le cinquième seul présente une ressemblance avec les armes de Gilbert de Mendegaches, qui fut évêque de Gap de 1353 à 1357²¹. Ce prélat, ou quelqu'un de sa famille, aurait-il occupé une charge canoniale à Riez ? On notera la tonalité religieuse d'un autre blason, celui du carreau 6.

Ce second plafond présente de telles similitudes avec le premier qu'il paraît évident que les deux œuvres proviennent du même auteur et ont été réalisées à des dates très proches. L'analyse chimique du plâtre²² a, par ailleurs, révélé la présence de syngénite (sulfate double de potassium-calcium), qui provient soit du minerai (mais on ne le retrouve pas dans le plâtre du troisième plafond), soit d'une peinture. Nécessairement appliquée après le démoulage, donc à sec, cette peinture a pu tomber sans laisser de trace.

Le troisième plafond (rue Meillane) diffère nettement des deux autres par sa matière plus grossière, sa facture plus fruste, son décor plus simple. On ignore les dimensions de l'œuvre, dont ne subsistent aujourd'hui que des fragments déplacés. Ces vestiges suffisent néanmoins à restituer le parti de décor, composé d'une alternance régulière de deux carreaux, bordés chacun d'un tore aplati.

- *Carreau 1* : une fleur de lis accostée à droite d'une crosse tournée vers la gauche et à gauche d'une mitre de profil et d'un besant.

- *Carreau 2* : une rosace ou fleur à huit pétales arrondis.

L'iconographie du premier carreau pourrait se rapporter à l'évêché de Riez, celle du second semble purement décorative.

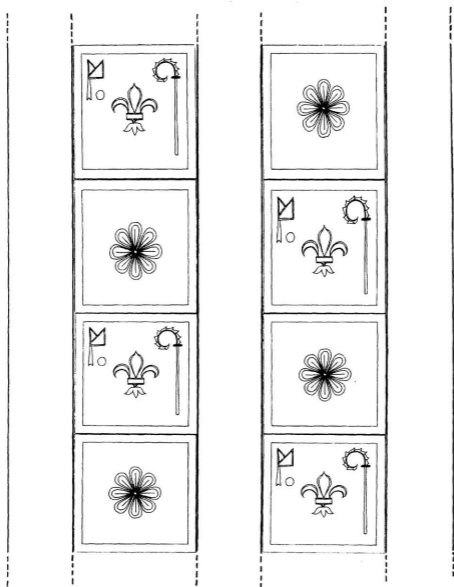
Un quatrième plafond du même type, aux carreaux simplement relevés d'une fleur de lis, a été repéré dans une autre maison de Riez, mais n'a pu être étudié.

Par leur structure, leur composition et leur décor, les plafonds de Riez ne ressemblent à aucune des nombreuses œuvres de gypserie connues en Provence, datées du XVI^e au XIX^e siècle. Ils présentent, en revanche, de frappantes analogies avec les plafonds conservés dans une vingtaine de villages piémontais, entre Turin et Asti, où ce mode de couverture est resté en usage de la fin du XVI^e au XIX^e siècle. Parmi la variété des décors utilisés, on retrouve les suites de carreaux, agrémentés de motifs profanes (étoiles, rosace, oiseau) ou religieux (croix, chrisme)²³. Par ailleurs, M. Riu signale l'existence de plafonds à entrevous en plâtre moulés dans la vallée de Lord, en Catalogne. Dans cette région, le décor en creux,

21. Cf. Dr S. ICARD, *Armorial de la Provence...*, Marseille, 1932.

22. Analyse effectuée par Michel Binet et le laboratoire de recherche des Ciments Lafarge, que je remercie ici pour leur aimable collaboration.

23. Cf. E. FIANDRA, « I soffitti di gesso nel basso Monferrato » dans *Palladio*, t. 20, 1970, p. 111-148.



Riez - Plafond 3 (rue Meillane). Restitution partielle du décor.

souvent relevé par l'application de couleurs, utilise une iconographie variée (blasons, animaux fantastiques, lettres gothiques, motifs géométriques et végétaux) qui permet de dater les ouvrages des XV^e et XVI^e siècles²⁴.

E. Viollet le Duc témoigne avoir vu à Orléans quelques plafonds du XV^e siècle aux entrevous en plâtre moulés ou peints²⁵. Plus récemment, le Service régional d'Inventaire de Lorraine a répertorié des œuvres de ce type, dont la confection remonte au XVIII^e siècle²⁶. Ces quelques références montrent que la technique de l'entrevous en plâtre moulé a connu une large diffusion depuis au moins le XV^e siècle et que son emploi s'est perpétué longuement en certains endroits.

En Provence même, les exemples trouvés à Riez ne constituent pas tout à fait un isolat. Des fragments d'une œuvre du même type ont été récemment récupérés sur le chantier de démolition d'une maison médiévale à Cavaillon²⁷. Dans la maison capitulaire de la même ville, un faux plafond masque actuellement un autre plafond à entrevous, dont le décor (entrevu par un trou) comporte une fleur de lis. Une maison d'Hyères conserve un petit plafond construit selon la même technique, mais avec un décor de rinceaux d'esprit différent²⁸. A cette liste, il convient d'ajouter une œuvre méconnue : le plafond du deuxième étage de la tour Ferrande, à Pernes, constitué de solives et d'entrevous en arc segmentaire en plâtre. Le décor présente les mêmes caractéristiques qu'à Riez – des suites de carreaux ornés d'un motif héraldique, alternativement fleur de lis et étoile à huit rais –, mais s'en distingue par la technique de réalisation (peinture à la détrempe). L'œuvre fait partie d'un ensemble de décors intérieurs, remarquable par son homogénéité et son état de conservation, que Paul Deschamps a proposé de dater des dernières années du XIII^e siècle²⁹, mais qui pourrait avoir été réalisé bien plus tard, dans le courant du XIV^e siècle.

En ce qui concerne la datation des plafonds de Riez, les repères chronologiques fournis par l'iconographie oscillent entre 1389 (blason de Blacas-

24. Cf. M. RIU, « Contribution à l'étude des techniques de construction au Moyen-âge. Parements, modules et outils, » dans *Histoire des techniques et sources documentaires*, actes du colloque du G.I.S., n° 7, Aix, 21-23 octobre 1982, p. 53-70.

25. *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, Paris, 1858-1864 (rééd. paris, 1967), tome VIII, p. 206-207.

26. Cf. M.-F. JACOBS, J. GUILLAUME et D. HEMMERT, *Le Pays de Bitche (Moselle)*, Metz, 1990 (Images du Patrimoine, n° 80), p. 26.

27. Information aimablement communiquée par Sylvie Grange, conservateur des musées de Cavaillon. Les fragments collectés montrent un décor de carreaux à bordure moulurée contenant des motifs géométriques, des figures animales et végétales, des blasons. Certains portent une inscription.

28. Signalé lors du repérage de l'habitat urbain réalisé en 1987 par Muriel Vecchione pour le Service régional de l'Inventaire, cet exemple pourrait dater du XVII^e siècle.

29. « Les peintures murales de la tour Ferrande à Pernes », dans *Congrès archéologique de France*, 1963, Avignon et Comtat-Venaissin, p. 337-347.

Sabran) et le premier quart du xv^e siècle (blason d'Esparron). La fourchette ainsi délimitée concerne les deux premiers ouvrages seulement. Le troisième pourrait avoir vu le jour plus tard, dans le courant du xv^e siècle. La recherche d'informations plus précises dans les archives reste à faire. Elle ne donnerait d'ailleurs pas nécessairement les résultats espérés. A défaut de prix-fait, peut-être apporterait-elle cependant des indications sur la fonction des décors armoriés. Le premier, offert à la contemplation des badauds au milieu de l'artère la plus fréquentée de Riez, signalait probablement un édifice administratif, hôtel de ville, maison du viguier ou du baile seigneurial, auditoire de justice... Le second, placé au rez-de-chaussée, marquait peut-être l'entrée d'une maison noble ou canoniale. Le troisième, dont la provenance reste inconnue, devait orner un bâtiment de l'évêché ou du chapitre.

Au terme de cette excursion dans les vieilles demeures riezaises, on voit donc que la gypserie était déjà, à la fin du Moyen-âge, une technique largement employée et un art raffiné. Un art fragile toutefois, dont la production, malgré son abondance, a mal résisté aux intempéries et aux caprices de la mode. Mais, si les vestiges qu'il a laissés n'ont guère attiré jusqu'ici l'attention des historiens de l'art, il ne fait guère de doute qu'une prospection attentive des façades et des intérieurs provençaux enrichira le corpus ici ébauché.

Elizabeth SAUZE